LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

ISABELLE.

En 1492, les docteurs de Salamanque et d'Alcala avaient décidé d'un plein accord que la terre n'était point ronde; qu'admettre les antipodes, c'était une coupable hérésie, et qu'il était plus coupable encore de ne pas s'en rapporter, en fait de mathématiques et de cosmographie, à Ptolémée ou bien à Aristote. Le grand homme qui depuis dix-huit ans songeait à doter le monde ancien d'un monde nouveau s'en allait tristement sur sa mule, prenant le chemin de Palos. Colomb renonçait peut-être pour toujours à son immense projet, lorsqu'une femme dit aux docteurs et aux moines, de sa voix pleine de douceur et de fermeté : « Il essaiera ce qu'il veut essayer, j'y engagerai plutôt les diamans de ma couronne. » C'est que cette reine, qui ne savait ni les mathématiques ni la théologie, avait su deviner le plus grand homme de son siècle, c'est que cette ame pleine de poésie avait su découvrir ce qu'il y avait au fond de cette ame de feu qui allait changer la face du monde.

Je l'avouerai, il y a eu toujours à mes yeux je ne sais quel prestige dans cette alliance de la grâce et de la puissance, dans cette réunion de la fermeté qui conduit et de la douceur qui domine. Je la vois toujours cette femme aux yeux doux et reposés, comme dit le vieux Pulgar, à la contenance un peu grave, quoiqu'il y eût habituellement de la sérénité sur son visage ; je la vois, cette femme si gracieuse et si belle, au milieu de ces hommes de fer qui n'attendent qu'une parole pour donner leur sang, disant au grand capitaine : « Il faut que Grenade succombe et que la croix brille sur l'Alhambra. Il est temps que le Portugal ne se rie plus de la Castille..... » Je la vois aussi au milieu des docteurs, car elle a deviné qu'il y a une puissance plus grande que celle du sabre. — « La science est en Italie, il nous faut conquérir par l'étude cette science qui résisterait au fer. — L'Inde est à découvrir, nous aurons l'Inde. » Puis un jour elle voit, des belles plaines de la Vega, la croix d'or d'un évêque s'élever au-dessus du palais d'Abou Abdalla el Chiquito. Un autre jour on vient lui apprendre que l'Inde est découverte, et elle se lève pleine d'admiration pour celui qu'elle a vu si pauvre et si dédaigné ; elle force même son orgueilleux mari à honorer le génie. Je la vois encore cherchant à calmer la démence d'une fille adorée, à laquelle un amour fatal a fait perdre la raison ; je la vois cherchant à lui rendre par son amour de mère la tendresse qui lui est déniée comme épouse, si bien que tout se trouve dans ce cœur de reine, les vertus intimes, les profondes affections et cette haute poésie de l'ame qui fait deviner les grandes découvertes. Aussi a-t-elle fait son siècle en politique et en littérature. Son siècle a dit, pour l'honorer en parlant d'elle et de son mari, *les deux rois*, comme si c'était un assez grand éloge que de lui faire perdre son titre de femme. Oh ! qu'elle le garde dans l'avenir, il est trop beau pour le changer.

Ce mot du vieux siècle, qui prétend élever Isabelle au titre de roi, est d'autant plus étrange que nulle reine plus qu'elle n'a laissé de souvenirs de la femme. Au bout de longues années vous voyez ces vieux soldats, ces hardis aventuriers auxquels on doit les chroniques espagnoles du seizième siècle, s'émouvoir profondément en

pensant à leur belle reine ; et quand un souverain a succédé à un autre souverain, quand il ne reste plus de traces sur la terre de la puissance royale d'Isabelle, il reste mille souvenirs de cette puissance du cœur qui ne meurt pas. Tous ces vieillards se plaisent à raconter ses moindres actions, et l'austérité du prêtre s'évanouit devant un de ces souvenirs tristes et doux. Isabelle apparaît au bout de plusieurs années à ces hommes qui avaient vu de si prodigieux événemens, comme le plus noble et le plus touchant souvenir du grand siècle.

Hernand del Pulgar, le vieux soldat chroniqueur, qu'on vit, selon quelques-uns, jouer un rôle si brillant dans ce tournoi de la Vega de Grenade, qui a été appelée la guerre des Maures, et qu'il a lui-même fort naïvement racontée, Hernand del Pulgar aime à se représenter sur ses vieux jours cette reine sans seconde, comme la désignent quelquefois les chroniqueurs. Quand il nous a dit : « son vif entendement, sa discrétion, son grand cœur, sa contenance grave et retenue, » il s'écrie : « Elle était bien belle, et une grâce merveilleuse animait sa personne si bien proportionnée dans sa moyenne stature : La figure, elle l'avait très-blanche ; son regard, il était gracieux et honnête ; et pour ses yeux, ajoute-t-il avec une grâce castillane que je laisse deviner sous ses propres expressions, elle les avait *entre verdes y azules*. » « En beauté, s'écrie le vieil Oviedo, je n'ai vu nulle femme qu'on pût comparer à la reine, nulles grâces qu'on pût comparer à sa grâce. Qui a jamais vu telles manières, telle sainteté et honnêteté de contenance ? L'entendre parler était chose divine ; et, en toute vérité, il y avait très-grande valeur en ses paroles. » Et voyez, celui qui parlait ainsi avait subi les épreuves du nouveau monde ; il y a quelquefois chez lui une sorte d'âpreté qui trahit involontairement la vie rude du *conquistador*. Bernaldez, le vieux curé de Palacios, ne peut s'empêcher de parler de cette grâce merveilleuse, et lui, prêtre sincère, si simple dans ses expressions, lorsqu'il veut raconter à son tour, il débute en parlant de la beauté d'une femme. Chez Colomb, c'est presque une admiration passionnée, un culte réel du génie. Puis viennent chez tous ces vieux historiens les petits détails dont ils sont ordinairement

si sobres en parlant des femmes ; car, ne l'oubliez pas, nous sommes entre le quinzième et le seizième siècle, au temps où les événemens sont tellement prodigieux qu'ils effacent jusqu'aux plus hautes individualités. C'est là qu'on voit comment Isabelle s'environnait de jeunes filles qu'elle élevait en grande retenue, sans que pour cela elle négligeât les sages matrones dont les conseils pouvaient lui être utiles. Pulgar lui reproche son amour des grandes pompes, des riches vêtemens, mais il semble entendre un vieillard qui gronde et qui sourit en voyant remplie d'un merveilleux éclat l'idole de ses pensées et de ses souvenirs. On voit même, chez ces graves écrivains, comment en Biscaye la jeune reine se plaisait aux frais ajustemens des dames de la contrée, et comment elle leur empruntait leurs joyaux, qu'elle leur renvoyait avec d'autres joyaux plus riches, après s'en être parée. Ils vous disent encore comment elle trouva le moyen d'ôter aux combats de taureaux ce qu'ils avaient de plus cruel et de plus dangereux, en faisant ajuster aux larges cornes des farouches animaux d'autres cornes se recourbant sur leurs épaules, et s'opposant aux coups terribles qui renversent tant de cavaliers. Ils vous disent aussi les gracieuses courtoisies qu'elle adressait autour d'elle, sans qu'une seule expression détourne la pensée de cette pureté du cœur dont ils aiment à la revêtir, alors même qu'ils la jugent avec une hautaine sévérité. Aussi, quand le grand capitaine, craignant qu'elle ne blesse ses pieds sur le rivage, ou qu'elle ne les souille dans la vase, se jette à la mer, couvert de vêtemens magnifiques, et la dépose sur le sable, on ne voit là qu'un acte de courtoisie uni à une sorte d'admiration respectueuse et tendre, qui va bien à ces hommes de fer, à ces lions d'Andalousie, pour la jeune femme qui leur commande autant par ses grâces que par ses volontés de reine [1]. C'est que, de leur propre aveu, elle a soutenu souvent leur courage de sa volonté enthousiaste, et que plus tard ils n'hésitent pas à lui faire honneur de ce siége de Grenade qu'elle osa

[1] Ce fait, que je n'ai pas trouvé dans les chroniqueurs d'Isabelle, est raconté dans une vie italienne du grand capitaine.

poursuivre et que tous voulaient abandonner. Eh ! pourquoi donc au milieu de ces belles pages d'une histoire, y a-t-il des pages si sanglantes ? Dites-moi pourquoi il faut s'arrêter au nom sinistre de Torquemada, et y joindre le beau nom d'Isabelle ? C'est que cette reine, je vous le répète, avait tout le caractère de la femme, et qu'une fatale faiblesse s'alliait en elle à l'ardeur des plus hautes pensées ; c'est que, si elle pressentait les nouvelles destinées de l'Espagne, elle n'avait point le sentiment intime des inflexibles conditions qu'on allait lui imposer. Selon moi, elle devina le siècle comme Christophe Colomb devina le nouveau monde, par la foi ardente et par l'enthousiasme. C'est pour cela que ces deux ames se comprirent toujours si bien ; c'est pour cela qu'ils pleurèrent amèrement quand ils se revirent, l'un chargé de chaînes, l'autre chargée de six années de désespoir. Plus tard, celui qui a changé le monde s'écrie : *Que le monde entier pleure sur moi !* Isabelle a changé le siècle ; la Castille l'admire, on l'aime, ce qui arrive si rarement aux rois, et elle écrit : « J'ai crainte de mourir ; c'est le trône qui me donne ces terreurs, mon père. » Mais, quand ils parlaient ainsi, ces deux poètes égarés avaient accompli leur mission.

Le grand mérite d'Isabelle, et c'est un immense mérite chez les souverains, ce fut donc de comprendre son époque et d'apprécier les hommes qui faisaient marcher le siècle. Pleine d'amour pour Ferdinand, elle conserva ses volontés de reine avec lui. Elle avait merveilleusement compris les qualités de son esprit comme souverain ; elle sentait son habileté ; elle n'avait nulle foi dans ses conceptions. Mais quand elle apprit la mort de Jean II, de ce roi à la volonté de fer, qui lui disputait le monde près d'elle et par delà l'Océan ; quand elle sut que cet esprit inflexible s'était éteint, elle s'écria au milieu de sa cour : *L'homme est mort*. Et ce mot a paru toujours aux chroniqueurs le plus grand éloge qui eût été fait de Jean II.

Voyons maintenant comment après avoir compris les hommes elle comprit son temps. Dans ce siècle plus que dans tout autre on ne peut apprécier le mouvement littéraire qu'après avoir compris intimement le mouvement politique.

Elle n'avait pas été élevée pour le trône, et, selon les chroniqueurs, elle passa les premières années de sa jeunesse dans la solitude; sans doute elle médita, et malgré l'ardeur de son caractère, elle médita profondément. Quand elle fut reine, sa pensée ne fut pas un moment vacillante, et lorsqu'on lit dans la vieille chronique de Pulgar ce qu'il appelle le *raisonnement amoureux* qu'elle fit à son mari, on voit toute la condescendance d'une ame aimante, mais aussi la décision d'un esprit qui sent la valeur du pouvoir.

Dès les premières années, elle comprit admirablement ce qu'avait fait l'islamisme établi depuis près de huit siècles. Elle sentit que la civilisation musulmane avait revêtu d'un caractère oriental le pays dont elle était chargée de conduire les destinées; qu'à leur insu les chrétiens étaient maures, et que la splendeur du royaume de Grenade éclairait bien plus l'Andalousie et même la Castille que la capitale du monde chrétien. Il faut, pour bien apprécier la situation des choses, se rappeler que, bien qu'ils fussent affaiblis, les états mauresques renfermaient encore des espèces d'universités où se renouvelait la science orientale, et que, si l'on n'y possédait plus, comme au treizième siècle, près de quatre-vingt bibliothèques, ces dépôts immenses de toutes les connaissances cultivées alors étaient plus considérables, par le nombre et par la variété des ouvrages, qu'ils ne l'avaient jamais été. A cette époque, en un mot, les armes avaient décliné, mais Grenade renfermait encore dans son sein toutes les lumières de l'Europe formulées par l'esprit asiatique. C'était du sein de l'Andalousie musulmane que le Grec Aristote s'était levé pour instruire l'Europe et pour jeter un cri puissant contre la barbarie.

Je ne dirai point ici combien de savans orientaux se groupèrent autour de lui; mais il suffit d'examiner, même rapidement, les monumens scientifiques et littéraires de l'époque pour se convaincre combien leurs enseignemens avaient eu de puissance, et en conservèrent long-temps sur les hommes les plus remarquables de la Péninsule. Ferdinand III, Alphonse X et D. Jaime d'Aragon, que l'on est accoutumé à regarder comme les fondateurs de la littérature espagnole, se contentèrent presque, pour mériter ce titre, de

répandre la science des Arabes; et parmi ces souverains, l'homme à la pensée active, qui imprima un mouvement si extraordinaire à l'Espagne qu'elle lui a conservé le titre de savant, quand il n'y avait pas encore de science, Alphonse X, s'il s'inspirait des chants des troubadours, Alphonse puisait toutes ses lumières dans les livres arabes. Les nouveaux documens qui nous sont parvenus nous font admirablement sentir que, tout en cherchant à vulgariser la langue castillane, c'étaient les idées fondamentales des Maures qu'il répandait ([1]). Où était la prétendue science magique du marquis de Villena? Dans les livres arabes, on retrouve leurs fictions, jusque dans le comte de Lucanor du prince D. Manuel; et il semble que cet ordre impérieux d'Haxem, qui ordonnait aux chrétiens du huitième siècle de ne parler que l'arabe eût encore sa force dans le moyen âge, puisque les chevaliers chrétiens les plus renommés faisaient des vers en arabe. Ils allèrent plus loin. Non-seulement les Andalous avaient adopté une partie du costume mauresque ([2]), mais ils avaient adopté presque tous les divertissemens des habitans de Grenade. Ils couraient le *bofordo*, comme les Maures couraient le djérid; et dans les tournois de l'Alhambra, on voyait quelquefois presque autant de chevaliers chrétiens que de chevaliers maures; quand un peuple partage les plaisirs d'un peuple, il est bien près de s'unir à ses idées politiques, comme il s'unit à ses jeux.

([1]) J'établis ici rapidement et positivement certains faits dont le développement fournirait un volume étendu. On peut voir, dans l'excellent recueil intitulé *Ocios de Españoles emigrados*, les encouragemens extraordinaires qu'Alphonse accordait aux Arabes. Il y a également sur ses ouvrages les renseignemens les plus curieux. On sait assez généralement que ce prince se vantait d'avoir appris à faire la pierre philosophale d'un homme de l'Orient. Il en augmenta, dit-il, son Capital; pour moi, j'ai toujours été convaincu qu'en employant ce langage il avait en vue son capital scientifique, augmenté par les livres orientaux. Cependant le mouvement intellectuel du moyen âge est si étrange, il y a dans les meilleurs esprits de cette époque tant de vague enthousiasme à côté d'une profonde énergie, que rien ne doit surprendre de la part de tels hommes. J'ai trouvé dans Alphonse la recette positive de la pierre philosophale que Bouterwek n'a pu citer.

([2]) L'influence de ce costume se fit sentir jusqu'au milieu du seizième siècle. On pourra s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur les costumes espagnols de 1577, conservés à la Bibliothèque royale, section des Estampes.

Consultez les annales intimes de la nation, lisez les romances : non-seulement leur forme poétique et jusqu'au mètre dans lequel elles ont été composées, attestent l'étroite alliance des deux nations; elles attestent quelque chose de plus encore, elles prouvent les concessions les plus amicales faites par l'aristocratie inflexible des chrétiens à l'aristocratie mauresque. Dans les sept infans de Lara, un seigneur de haute renommée envoie emprunter de l'or à un roi musulman, parce que ses noces splendides l'ont gêné, et nul n'en témoigne de surprise. En une foule de passages du *Romancero*, un Maure est *gentilhomme, quoique maure*, et la hauteur castillane se plaît même à lui donner ce nom.

Toute brillante qu'avait été, en Espagne, la civilisation des Maures, elle avait, je crois, rempli sa mission. Il était temps qu'elle se brisât devant la civilisation chrétienne. Il y avait là une question absolue d'avenir pour le monde chrétien. Isabelle eut la gloire de la deviner.

Qu'une haine fort naturelle pour le fanatisme de ce temps ne nous empêche pas, après tant de siècles, de voir la solution réelle du grand problème que la politique du quinzième siècle présentait à résoudre. Il fallait que l'islamisme tombât ou que le christianisme cessât d'être le christianisme. Quand Talavera, refusant un évêché, disait à la reine : « Madame, je ne saurais être archevêque que de la ville de Grenade, » il disait, en deux mots, la pensée dominante des hommes forts du siècle. Isabelle l'avait recueillie en silence, et elle songeait à l'exécuter.

A l'époque où cette reine comprit la mission qui lui était réservée, les choses étaient admirablement préparées pour accomplir le grand événement qui allait changer l'état de la Péninsule. Il ne s'agissait pas seulement de renverser une ville et de ruiner un royaume; il fallait changer l'ame, la vie, les penchans d'une nation. Au commencement du siècle, le parti littéraire hispano-chrétien avait fait, dans ce but, d'admirables efforts, et l'on sentait en lui la force du triomphe. Parlerai-je de Rabi don Santo, qui donna antérieurement l'étrange spectacle d'un homme de l'Orient abandonnant les splendides fictions de son pays pour les idées

à la fois graves et subtiles des chrétiens? Dirai-je un mot de ce Jean de Mena, que semble animer un rayon effacé du Dante? Le marquis de Villena avait brillé dans l'âge précédent : il s'éteignit dans celui-ci; mais il est permis de croire que sa haute pensée animait encore le siècle qui commençait. Perez de Guzman, Alphonse de Baena, le célèbre marquis de Santillana, étaient des poètes essentiellement chrétiens, et il y avait sans doute chez eux plus de science des anciens qu'il n'y avait de réelle inspiration, de cette inspiration arabe que les règles ne contiennent pas. Un seul poète enthousiaste avait chanté au commencement du siècle; mais il avait chanté comme pleure le cygne, et il s'était éteint (1).

Précisément au temps d'Isabelle, vers 1474, les poètes de cour se multiplièrent de telle sorte qu'il semble, comme dit un vieil historien, qu'ils fussent nés d'un sourire de la jeune reine; puis le nombre alla en augmentant de telle sorte que c'était un jeu ingénieux auquel tout le monde se livrait, et non plus une étude. Consultez les gros livres qui, en 1492, remplaçaient nos recueils si nombreux et si coquettement formés : on trouve pour l'Espagne plus de deux cents noms célèbres, alors peut-être, mais maintenant presque tous ignorés. Le *Cancioneiro* de Resende (2), que j'ai sous

(1) Macias ou *Matias l'enamorado*, poète gallicien (hispano-portugais) d'une admirable douceur. Ce fut lui qu'imitèrent la plupart des poètes de cette période, et l'on retrouve son inspiration mélancolique dans la plupart des cancioneiros du temps. Il ne reste cependant que quatre fragmens de ce chef d'école, que sa fin terrible rendit aussi célèbre que ses vers. (Il fut tué en prison d'un coup de javeline par un mari jaloux.) Le marquis de Villena a composé sur ce poète infortuné une espèce d'élégie qui est ce que l'on a fait de plus touchant, de plus simple et de plus élevé à cette époque. Il n'en est pas question, que je sache, dans les histoires littéraires, si l'on en excepte l'excellent travail si peu connu de MM. Gomez de la Cortina et N. Hugaldo y Mollinedo. Selon moi, et c'est pour la première fois, je crois, que cette opinion est émise, on pourrait peut-être retrouver des fragmens du célèbre et infortuné Macias dans le *Cancioneiro dos nobres*. Malheureusement ce précieux recueil, imprimé à petit nombre par L. Stuart, n'est pas assez répandu. C'est le répertoire le plus authentique des premières antiquités de la littérature portugaise, puisqu'il y a un ou deux fragmens qu'on peut faire remonter jusqu'au douzième siècle.

(2) Un savant portugais, dont on ne saurait trop honorer les solides travaux, M. Nunez de Carvalho a bien voulu me communiquer une copie de ce fameux cancioneiro, dont il n'y a plus que trois ou quatre exemplaires bien connus.

les yeux, en renferme plus de trois cent trente, la plupart appartenant à de grands seigneurs du Portugal; si bien que l'esprit, rempli d'immenses souvenirs, est tout étonné de rencontrer là des noms tels que ceux d'Albuquerque ou de Gonzalve de Cordoue. Voulez-vous expliquer cette merveille? c'est qu'Emmanuel faisait des vers, c'est qu'on disait à la cour d'Isabelle : *No será tenido por noble el que mostrará aversion á las letras y á los estudios.* On ne regardera pas comme noble celui qui montrera de l'aversion pour les lettres et pour l'étude.

Il faut l'avouer, il y a cent fois plus de poésie dans ces *cancioneiros*, où l'on recueillait les poésies échappées à tant de génies aventureux, à tant d'ames chevaleresques, qu'il n'y en a dans les grands poèmes admirés comme œuvres d'art, et représentant le siècle. Toutefois, il faut bien l'avouer aussi, où il y a plus de poésie encore que dans ces recueils de *cancions*, de *glosas* et de sonnets, c'est dans le *Romançero;* mais en ce temps, le *Romancero* n'était pas recueilli, pas plus que, sous Pisistrate, on n'avait Homère complet. La romance était errante dans la nation; elle allait du Guadalquivir aux rives de l'Èbre, conviant aux larmes, aux combats, à la prière. C'était le cri poétique du peuple le plus poétique de la terre. C'était le génie de ces cœurs ardens, dont la cancion ne disait que la grâce. Personne, dans la nation ne réclamait ces sortes de chants : c'est que tout le monde les avait composés. Eh bien! la plupart de ces admirables romances étaient empreintes du génie des Maures ([1]).

Quand on soumet à un sérieux examen les romanceros, il est impossible de ne point être frappé de ce fait, il est impossible de ne pas voir en même temps que les plus belles romances castil-

([1]) Que l'on ne recule pas devant cette assertion, qui peut bien être sujette à controverse. Au besoin, les auteurs espagnols les plus consciencieux viendraient à mon aide. Pour ce qui regarde les formes métriques, je ne puis résister à citer l'un d'eux. — Quant à l'artifice métrique des romances espagnoles, dit-il, il est bien évident que chacun de leurs vers qui n'est pas joint par l'assonance correspond au premier hémistiche des Arabes, appelé par eux *sadrelbayt*, ou entrée du vers, et que chacun de ceux qui ont l'assonance correspond au second hémistiche appelé *adjelbayt*, ou clôture du vers, etc.

lances furent modifiées au quinzième siècle, et que ce grand siècle, en expirant, eut une voix puissante, qui devait rappeler à jamais l'intimité pleine d'énergie existant entre les Maures et les chrétiens du moyen âge. Le bon Gazul, Vanegas, le grand-maître de Calatrava, les Abencerrages, tous ces hommes à la forte épée se parlent, je vous assure, et s'aiment dans les romances, quoiqu'ils se creusent de larges blessures, et qu'ils s'en aillent, bien malement blessés, se faire panser les uns à Grenade, les autres à Séville. Les romances mauresques du quinzième siècle parlent bien de combats, mais elles ne disent point de haine : il y a là courtoisie des deux côtés, il y a presque communauté de sentimens et d'idées; et précisément parce qu'on y trouve la galanterie passionnée des Orientaux et toutes les splendeurs de l'Andalousie, on n'y sent plus la belle et grave pensée chrétienne. Isabelle y lut le progrès de la nation. Malheur à ceux qui l'ont détournée de sa voie! mais la faute ne peut lui en être imputée. Elle eut bien assez de ses malheurs comme femme et comme reine, sans qu'on l'ensanglante des crimes du fanatisme.

Mais qu'on ne nous croie pas sans sympathie pour ces Maures si braves, si chevaleresques, si ardens; ils vivent dans la poésie, et leur part de glorieux souvenirs est belle; toutefois, en politique, il y avait entre eux et les nouvelles destinées l'abîme d'une religion aux dogmes inflexibles. Ces hommes de l'Arabie s'étaient modifiés; mais ils n'avaient point changé, et ils le prouvèrent. Leur génie s'était adouci dans les belles plaines de l'Andalousie; mais, bien qu'on ne reconnaisse plus en eux l'âpreté du désert, il y a quelquefois dans leurs chants un retentissement de l'inexorable fatalité; on y reconnaît les accens du hamasa ou les cris passionnés des moallacat.

Mais les Arabes étaient-ils progressifs? Il l'avaient été durant le quatorzième siècle : ils ne pouvaient plus l'être au seizième; au dix-neuvième ils le fussent redevenus, et ils le fussent redevenus comme le sont maintenant les Turcs et les Égyptiens, quand la foi se serait modifiée par la puissance des siècles. Pour ne citer qu'un fait, mais un de ces faits qui décident les questions comme l'inven-

tion qu'il rappelle a changé le monde : dès 1474, l'année même où Isabelle monta sur le trône, l'imprimerie fut introduite en Castille ; les plus sérieuses investigations bibliographiques n'ont pas encore prouvé que les Maures alors puissans eussent fait les moindres efforts pour l'adopter. Les Maures n'avaient point d'imprimerie. Cet élément de civilisation universelle leur manquait ; et, quoique assez tolérans dans toutes les modifications qu'exigeait leur civilisation splendide, mais incomplète, il est fort incertain qu'ils eussent osé briser le préjugé religieux, s'opposant, chez les Musulmans, à ce que les livres consacrés au culte soient reproduits par une puissance vile à leurs yeux, puisqu'elle est mécanique. Voyez ce que peut une idée fausse dans le développement de tout un ordre de civilisation. Les livres religieux des chrétiens devaient, avant tout, être multipliés, quel que fût le moyen matériel employé pour les répandre ; et, afin d'assurer leur universalité, l'imprimerie allait développer son immense puissance.

Lorsque Isabelle monta sur le trône, elle eut donc, au plus haut degré, le sentiment de la civilisation chrétienne. Ce qui n'était d'abord qu'un vague désir devint chez elle une pensée profonde ; mais les mystérieux secrets de la science chrétienne étaient dans le latin. Lisez la vieille chronique qui parle de son amour de femme pour la parure, de son habitude de s'environner de gracieuses et brillantes jeunes filles ; on y lit ces mots étranges : « Elle était fort affectionnée à entendre les sermons et les prières latines, bien qu'elle ne les comprît pas. » Quelques années s'écoulent, et Pulgar ajoute : « Après les guerres de Grenade, elle mit tant de diligence à apprendre la langue de Virgile qu'elle pouvait entendre les ambassadeurs ou les orateurs qui s'adressaient à elle dans cette langue. » Ils nomment comme son institutrice cette célèbre Beatriz Galindo, qu'on surnomma *la Latina*, et qui est comparée quelquefois aux plus fameux docteurs de cette période. Après avoir appris le latin, comme premier élément de la civilisation nouvelle, Isabelle tourna ses regards vers l'Italie, et elle en fit venir Pierre Martyr d'Angleria, homme érudit et positif, esprit vif, curieux, tel qu'il en fallait pour mettre un pays à demi oriental en rapport avec la mé-

tropole, et par la métropole, avec le reste du monde chrétien. C'était par Pierre Martyr que l'Europe du quinzième siècle était instruite de ce qui se passait dans le mouvement intellectuel de la Péninsule, et il remplaçait à lui seul, dans ce pays, ces feuilles littéraires qui ne devaient être introduites en Espagne que deux siècles après.

Malgré son esprit poétique et son imagination religieuse, il me paraît prouvé qu'Isabelle tourna surtout sa pensée vers les études solides de l'histoire, et vers les sérieuses investigations de l'antiquité; mais aussi c'est que ces études alors avaient en elles une haute poésie, elles découvraient d'admirables mystères. En renversant les Arabes, elle sentit qu'il fallait étendre leur horizon scientifique, et elle agit, sous ce rapport, dans une direction opposée à celle qu'avait suivie, un siècle auparavant, don Jaime et don Alphonse, et qu'avaient imitée plus tard des hommes qu'on était accoutumé à révérer.

Le quinzième siècle a été surnommé en Espagne le siècle des chroniques : on pourrait appeler celui d'Isabelle le siècle des traductions et de la science chrétienne, le siècle des voyageurs aventureux, des fougueux théologiens, des grammairiens subtils, des antiquaires profonds. En ce temps le mysticisme le plus rêveur s'allie aux actions les plus hardies, comme aux investigations scientifiques les plus laborieuses. Colomb découvre-t-il l'embouchure immense d'un fleuve américain, c'est l'entrée du paradis terrestre qui était caché aux hommes depuis la création, et dont les chrétiens vont boire pour la première fois les eaux immortelles. Un savant cardinal fait-il réimprimer la Bible avec un texte minutieusement correct, c'est au monde entier qu'il l'adresse, c'est l'univers entier qu'il veut convertir; et quand la polyglotte de Cisneros est envoyée aux nations, elle leur est envoyée comme le seul guide spirituel qui puisse conduire les peuples, et surtout les grands, dont le fougueux cardinal « brisait l'épée sous sa sandale ».

Un grand malheur advint sans doute au milieu de cet ardent travail des ames fortes, qui allait changer la face de la Péninsule ; on crut devoir effacer du monde intellectuel ceux dont on voulait

surpasser la science. L'inquisition persécuta les Maures, et Cisneros fit brûler, dit-on, lui-même leurs magnifiques bibliothèques; cependant, malgré cette œuvre déplorable du fanatisme, le jour où l'on avait vu briller au-dessus de l'Alhambra la croix qui dispersait dans l'air ses rayons d'or, quand Isabelle, agenouillée dans la Vega, s'était écriée : « L'Orient succombe! » l'auréole de cette croix avait été l'auréole d'une ère nouvelle pour l'Espagne et pour le monde.

Ce que la reine avait commencé alors elle l'acheva : les imprimeurs multiplièrent tout ce que conservait à grand'peine l'art des habiles calligraphes ; elle alla jusqu'à suivre les cours de l'université de Salamanque, jusqu'à engager les dames de sa cour à poursuivre les études sérieuses dont le goût devait être renouvelé. Ce fut après la prise de Grenade qu'on vit paraître la première grammaire espagnole, qui fixait enfin les principes de cette langue, qui allait devenir universelle pendant deux siècles, et dont on allait se servir par le monde pour développer la civilisation nouvelle. Le fameux Lebrixa donna son traité grammatical en 1492; c'était un essai bien incomplet sans doute, mais c'était l'essai incomplet d'un esprit supérieur, et il est permis de croire qu'il fut provoqué par la reine, puisque Lebrixa le fit pour ses dames, et qu'elle en accepta la dédicace. En examinant du reste ce curieux traité, sans lequel peut-être la littérature espagnole eût été bien longue à se développer, on demeure convaincu de la haute philosophie qui guidait alors les esprits supérieurs ; Lebrixa y développe la pensée de la reine, il y fait sentir l'union intime qui existe entre le lustre ou la dégradation d'une langue et la prospérité ou la décadence de l'empire où on la parle, pensée vulgaire maintenant, pensée profonde et philosophique à coup sûr pour le quinzième siècle.

Dès lors l'étude des langues savantes suivit l'étude plus approfondie de la langue espagnole ([1]). On dédaigna l'Orient autant qu'on l'avait révéré dans le treizième siècle. Avant tout on exhuma l'antiquité. Le sentiment de la plus belle latinité se reproduisit

([1]) Voyez don Clemencin, tom. 6 des *Mémoires de l'académie d'histoire*.

dans les ouvrages d'Alvar Gomez de Ciudad-Real, de Diego Gracian, de Fernando de Herrera, d'Alfonso Seguera, de Juan Maldonado, d'Honcala, de Pinciano, surnommé le Commandeur grec, et surtout dans les traités de ce fameux Juan Petreyo, dont, selon l'expression un peu hyperbolique des contemporains, Cicéron aurait pu craindre la plume et l'éloquence. Si Lebrixa avait vulgarisé l'étude de la langue latine, s'il avait fondé une école célèbre qui porte encore son nom, Arias Barbosa répandit la langue d'Homère aux lieux où l'on lisait encore ce poème du Cid, emprunté à une chronique, qui a quelque chose d'homérique elle-même ([1]). Mais je m'arrête; au besoin, une longue suite de noms consacrés dans la plupart des volumineux ouvrages espagnols attesterait avec quelle rapidité se répandit l'étude de cette belle langue, qu'on ne tarda pas même à professer à Grenade, à Grenade où l'on voyait bien encore s'élever les palais mauresques, mais où l'on élevait des chapelles, où l'on bâtissait des couvens, et il faut bien l'avouer, où l'on brûlait encore les beaux traités des Averroës, et des Abulfeda.

En ce temps, les traductions des livres classiques se multiplièrent de telle sorte que les hommes de cour familiarisés avec le latin purent se faire une idée beaucoup moins vague des grands siècles de Rome, qui, sans doute, leur apparaissaient encore cependant comme un temps mystérieux où devait s'épuiser la science, précisément comme de nos jours les gens du monde contemplent la science des indianistes avec des yeux éblouis; ils ne sauraient attacher une idée complète aux noms étranges de ces vastes épopées qu'on leur révèle, et qui, sans aucun doute, nous deviendront aussi familiers que les noms de Virgile ou d'Homère. Comme alors les siècles écoulés parlaient tous au siècle qui commençait. Le mot éternel de la science nouvelle, on pouvait le dire comme

([1]) Il est bien avéré maintenant, et c'est une des découvertes les plus importantes, que cette belle chronique primitive, dont Masden niait si légèrement l'antiquité, ou même l'existence, remonte au douzième siècle. Les savans traducteurs espagnols de Bouterwek en ont administré des preuves irréfragables. Elle est écrite en latin, et on la conserve à la *Casa Real*, ce San-Isidro de la ville de Léon.

on le dit aujourd'hui : « Pour comprendre tout l'avenir, regarde dans le passé. »

Il y eut même alors quelque chose de merveilleux en Espagne; les grands, dédaigneux de la science, se livrèrent à la science comme à un ardent combat, achevant ainsi ce que n'avaient pas accompli les batailles; ils évoquèrent l'antiquité hellénique et romaine; vieux soldats castillans, ils lui parlèrent face à face. Au rang des plus enthousiastes, des plus laborieux, on cita le comte de Miranda, Francisco de Zuniga, le duc d'Albe, D. Fadrique de Tolède, et l'on ne manqua pas de comparer à Caton l'illustre Bernardo de Rojas qui, presque âgé de soixante ans, commença d'arides études scolastiques. En ce temps, il est vrai, sept mille étudians se faisaient inscrire sur les matricules de l'université de Salamanque, et l'on voyait parmi ces noms celui de don Guthière de Toledo, fils du duc d'Albe, et cousin du roi. C'était encore l'époque où un jeune seigneur expliquait publiquement à l'université Ovide et Pline, et cependant, quelques années après, Fernandez de Velasco, le neveu du bon comte de Haro, comme l'appellent les chroniqueurs, devait porter avec honneur la lourde épée de connétable.

Aussi l'esprit demeure-t-il étonné de la promptitude avec laquelle se répandirent les traductions des principaux auteurs de l'antiquité grecque et latine : Antonio de Palencia fit connaître même les antiquités judaïques de Josèphe; tandis qu'un commandeur d'Alcantara, Diego Lopez de Toledo, traduisait les commentaires de César, Guillen de Avila donnait les stratagèmes de Frontin, les vieux guerriers de Rome instruisaient les jeunes chevaliers castillans. Mais la traduction la plus utile qui fut faite à cette époque, ce fut celle de Plutarque. Alfonso de Palencia la dédia au duc de Cadix, vieux soldat bien digne d'y figurer. Ensuite, parurent, à peu de distance les unes des autres, des versions fidèles de Justin, d'Héliodore, d'Hérodien [1]. On ne négligea pas les poètes : un seul écri-

[1] Voyez Clemencin, tom. 6 des *Mémoires de l'académie d'histoire*. Ce judicieux écrivain dit avec raison que, bien que ces auteurs n'aient été imprimés qu'a-

vain traduisit l'*Amphytrion* de Plaute, Juvénal et le Dante : ce poète austère qui chante si tristement sur les confins de deux âges, convenait plus que tout autre à l'Espagne, préoccupée de deux vastes pensées, celle du passé, et celle de l'avenir.

Nommerai-je maintenant une foule d'autres travaux? Parlerai-je d'une traduction de Pétrarque, du Marco-Polo espagnol, que durent consulter si souvent les compagnons de Christophe Colomb? du spirituel Erasme, esprit du moyen âge, détruisant le moyen âge? Tandis que ces hommes disaient des choses ignorées, ou discutaient des faits, d'autres trouvaient, en prose, l'harmonie des mots. Cependant Fernand Perez de Oliva, l'évêque Guevara, et l'auteur du *Dialogue des langues*, eurent le mérite peu commun à cette époque, comme dit Clemencin, de réunir l'élégance et la pureté du style à l'abondance et à l'énergie des pensées.

Il y a sans doute peu d'originalité dans ce grand mouvement de la renaissance espagnole; peut-être l'originalité a-t-elle cessé, peut-être n'est-elle pas encore venue? Pour ma part j'en trouve davantage dans le siècle d'Alphonse, et plus tard j'aime mieux lire les chroniques d'Ayala que les chroniques d'Ocampo. C'est cependant, après tout, un beau spectacle pour la pensée que cette marche grave et solennelle de tous les esprits, gravitant, dans un demi-crépuscule, vers un horizon dont quelques rayons fugitifs font seulement deviner la splendeur. Il y a là un grand mystère qui plaît et qui attriste, comme le mystère de toutes les époques de transition. Quand on lit les auteurs si originaux du treizième et du quatorzième siècle, on se sent fort de leur énergie guerrière, de leur politique résolue, de leur foi, qui n'a jamais fléchi; mais on sent aussi la main de fer qui vous arrête, la volonté féodale qui vous attache au siècle, le symbole encore immobile et qui vous crie d'arrêter. Au temps d'Isabelle on découvre deux nouveaux mondes, le monde de Colomb, et le monde de la pensée. Je sens bien que dans ce rapide coup d'œil, il eût été juste et ration-

près la mort d'Isabelle, ils appartiennent à son règne et se formèrent sous son règne.

nel à la fois de parler de la poésie d'abord. Mais je l'ai cherchée où elle se trouvait, dans la pensée d'Isabelle, dans le mouvement scientifique du siècle, dans l'évocation des temps passés; qu'importe, en effet, le rhythme quand ce n'est pas par le génie qu'on le sent animé? Nous allons cependant parler des poètes, car, ainsi que les autres, ils ont accompli leur mission.

Il y a une période de quelques années dans le siècle d'Isabelle où se passent tant d'événemens, où se succèdent tant de hautes et fortes actions, qu'on distingue à peine encore ce génie dramatique dont l'originalité amusera l'Europe, dont la grave raillerie instruira les nations. Comment amuser un peuple qui apprend tantôt la chute d'une religion, tantôt la chute d'un royaume, tantôt la découverte d'un monde? Que dire à ce peuple auquel on montrait un jour Colomb revenant du Cathay, un autre jour Gonzalve revenant d'Italie?

L'Espagne n'avait donc pas un poète qui pût donner son nom au siècle (peut-on citer le moraliste Jorge Manrique?). Il est vrai qu'il eût fallu être bien grand pour faire oublier l'énergique poésie des romances ou leur forte douceur. Alors, au défaut du génie qui crée, on vit apparaître un de ces talens harmonieux qui prennent Virgile pour modèle, n'osant le prendre, avec le Dante, pour compagnon; Juan del Encina est le seul poète remarquable de ce temps, et il trouva la poésie dramatique, qui est si essentiellement propre à l'Espagne; mais il la trouva, comme les Italiens, sous la forme de la pastorale, et elle semble à son origine simple, naïve, née d'un regard d'Isabelle plutôt que d'un sentiment passionné ou de la haute pensée chrétienne qui devait animer Calderon. Si Jean de Mena avait senti l'élévation du style, si le marquis de Villena était allé demander aux Italiens le mètre harmonieux qui devait servir une inspiration facile, si Jorge Manrique avait adouci l'âpre rudesse du style castillan, Juan del Encina, poète voyageur, musicien habile, ami des seigneurs de Séville et de Rome, tour à tour amoureux, dévot, pèlerin, homme de cour, Juan del Encina rêva toutes les beautés du soleil espagnol, et fit à la poésie un élysée castillan

qu'il révéla surtout dans son harmonieuse peinture de l'âge d'or dont plus tard Cervantes s'inspira. Ses églogues naïves plutôt que rêveuses plurent à ceux qui avaient répété si long-temps les chants brefs et forts de la romance; c'était un cri d'amour après un cri de guerre, et il fut recueilli. Juan del Encina, qui s'était inspiré de Virgile, donna cependant à ses pastorales une franche allure villageoise qui peint plutôt une aldée espagnole qu'une campagne virgilienne, et il faut l'en louer, car il disposa la langue à toutes les inflexions des poètes du seizième siècle; mais je le répète, c'est un homme de talent qui guide son siècle par une douce harmonie, plutôt qu'un de ces hommes qui le font hardiment marcher par une pensée puissante. Après tout, ces églogues dialoguées forment avec *la Celestine* l'origine de la poésie dramatique espagnole, et le père du théâtre portugais, Gil Vicente, son contemporain, avoue qu'avant lui Jean del Encina avait charmé la cour de ses pastorales ([1]).

La vie de Juan del Encina est une de ces vies actives, aventureuses, comme on en trouve tant au quinzième siècle. On le voit tour à tour maître de chapelle de Léon X, pélerin à Jérusalem, poète à la suite des cours. Quoique ses admirateurs le trouvent castillan dans l'étendue de ce mot, il est probable que ce fut la comédie érudite de l'Italie qui développa son talent dramatique.

([1]) Six de ces petits drames villageois, où l'on trouve un sentiment réel du dialogue, mais où l'on chercherait vainement une conception, viennent d'être réimprimés sous le titre de *Teatro español anterior à Lope de Vega. Hamburgo*, 1832. 1 volume in-8°. Outre les pastorales de Juan del Encina, on trouve huit pièces espagnoles de Gil Vicente, quatre de Naharro, et quatre de Lope de Rueda. De semblables publications ne sauraient être sans doute trop encouragées; mais on ne saurait trop s'élever aussi contre les changemens ou les suppressions. Or l'éditeur allemand dit positivement : *Se ha permitido la supresion de algunas divagaciones pesadas o impertinentes, y tal cual vez la mudanza de alguna palabra en obsequio del sentido*, etc. Nous ne pouvons admettre de semblables corrections dans la publication des monumens du quinzième siècle : il nous les faut donner avec leur simplicité, leur franchise, et même leur rudesse. Grâces soient rendues cependant à M. Bohl de Faber, auquel on doit déjà tant d'intéressantes publications espagnoles. Nous l'engageons à revenir au système qui a prévalu dans la publication de *la Floresta de rimas antiguas*.

Aussi serait-ce une étrange chose que de réclamer pour lui une réelle originalité ; il le faut louer surtout de ne point s'être complétement abandonné à la rêverie monotone des pastorales de l'Italie.

Du reste, l'Espagne possédait déjà au temps d'Isabelle un ouvrage bien difficile à caractériser sans doute, mais qui traversa le siècle entier en excitant toujours le même enthousiasme. Cet ouvrage était en prose, mais c'est par une concession toute naturelle qu'il trouve sa place après un livre de poésie. Je veux parler de *Calixto et Melibea*, roman qu'on peut regarder à la rigueur comme le type original du théâtre, puisqu'on eut le courage de l'entendre et de le représenter. *La Célestine* (c'est le nom qu'on lui donne souvent) est par son titre une tragi-comédie; par son action, c'est une longue nouvelle, et l'on ne comprend pas comment on a pu trouver dans sa fable la moindre action dramatique; mais après tout, *la Célestine* est un de ces livres essentiellement nationaux qu'une traduction fait connaître toujours imparfaitement, parce qu'ils se lient à tout ce qu'il y a d'intime dans un siècle et chez une nation. Là on ne trouve, pour ainsi dire, aucun souvenir de l'antiquité; ou, si les souvenirs de l'antiquité se montrent, c'est accidentellement, comme si l'auteur, voulant faire avant tout une œuvre morale, n'avait pu se passer de faire intervenir la sagesse des temps anciens comme un solennel enseignement adressé au siècle. Qu'est-ce donc que *la Célestine ?* Qu'est-ce donc que ce livre dont Cervantes disait que ce serait un livre divin s'il ne découvrait pas dans le cœur humain tant de perversité? C'est le roman moral le plus difficile à caractériser que présente la littérature espagnole; c'est la plus énergique protestation que puissent invoquer les temps modernes quand on parle de la haute moralité des siècles passés; non pas précisément que l'expression manque de chasteté, mais il s'agit des stratagèmes qu'emploie une femme de mauvaise vie pour séduire une jeune fille aimée passionnément d'un beau et noble cavalier; et au fond il n'y a pas d'odieuses menées, de honteuses révélations, de tristes et fatales peintures qui n'y soient présentées à côté de rigoureux préceptes, dont les lecteurs du temps devaient peu se soucier. Aussi un naïf critique du seizième siècle s'écrie-t-il : « Qui doute que

ce petit livre de *la Célestine* ne soit un des plus discrets et des plus sententieux qui aient été écrits? mais c'est une fleur dont le bon tire du miel, tandis que le méchant peut en tirer du poison. » Si le poison se répandit, il se répandit avec une prodigieuse rapidité; car dans le seizième siècle seulement on fit trente éditions de cet ouvrage; il fut traduit dans toutes les langues, et, quoiqu'à peine connu maintenant parmi nous, il en existe trois versions françaises auxquelles succédèrent deux traductions italiennes, une version latine et une traduction en allemand.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce roman, que les critiques espagnols persévèrent à appeler une comédie, et qui révèle si essentiellement le génie espagnol, eut le destin des romances; on ne sait qui en est l'auteur véritable, et si l'on a la certitude que Fernand de Roxas l'a continué sous le règne d'Isabelle, il est maintenant impossible d'affirmer que ce soit Juan de Mena ou Rodrigo Cota qui l'ait commencé.

Bouterweck, si consciencieux du reste, semble ne pas avoir eu le sentiment de toute l'importance de cet ouvrage. C'était réellement le livre de l'époque, le livre qu'on lisait par toute l'Espagne, comme plus tard on lut le *don Quixotte*; et il faut que sa popularité se fût répandue bien au-delà des Pyrénées, puisque l'honnête savant allemand qui le traduisit en latin dès le seizième siècle, en lui donnant le titre grec de *Pornoboscodidascalos*, affirme que « ce livre divin est si plein d'importantes sentences, d'exemples et de conseils propres à conduire la vie que nulle nation n'en possède un semblable. » Le dix-neuvième siècle ne saurait à mon gré y trouver tant de choses, mais il peut y puiser un réel enseignement sur une des périodes les plus curieuses de la civilisation, qui succède à la période du moyen âge; c'est même encore à mon gré la peinture la plus réelle et la plus naïve de la société chrétienne de cette époque de confusion. Les Espagnols eux y trouvent encore autre chose, et ils ne craignent pas de dire qu'à défaut d'autres monumens *la Célestine* pourrait attester un fait, c'est qu'il y a près de quatre cents ans le style espagnol présentait déjà la perfection qu'on trouva plus tard dans le pur castillan.

On sent que dans ce rapide coup d'œil il m'est impossible d'aborder d'autres livres que les ouvrages qui exercèrent une forte influence sur leur temps, car, selon moi, cette influence n'avait pas été comprise. En voici un qui éclaira peut-être Isabelle ou qui lui donna à penser. En ce temps, et surtout avant le règne *des deux rois*, trois races se partageaient l'Espagne, et, chose remarquable, quoiqu'elles eussent d'abord lutté avec cette ardeur énergique qu'imprime un profond sentiment religieux, le vaste mouvement de civilisation qu'elles avaient donné à l'Europe les avait réunies comme à leur insu ; elles étaient étonnées de ne plus tant se haïr et de confondre leurs opinions. Qu'on ne croie pas cependant à une tolérance prématurée, les siècles de cette période ne procèdent pas ainsi. La race maudite, la race méprisée s'était relevée par la puissance de l'intelligence, et les chrétiens lisaient avec admiration les préceptes de Rabbi don Santo; mais la société paraissait frappée d'une sorte de déchéance morale, d'un sinistre et sombre abaissement. Alors parut la plus étrange des pastorales, car c'était la satire politique la plus âpre qu'on eût encore adressée aux rois. Je veux parler de Mingo Revulgo, qui mêla les plus hautes questions religieuses à de prétendues bergeries.

Aux yeux des hommes énergiques et religieux de l'époque, Henri, quatrième du nom, et fils de Jean II, était un mauvais roi ; l'auteur de la satire en fit un mauvais berger, et l'allégorie pastorale, qui peint la situation politique du temps, n'est nullement difficile à pénétrer. Dans le dialogue qui s'établit entre Mingo et Gil Arrebato, on devine sur-le-champ la grande question religieuse ; Christobal Mexia, c'est le messie, et ce nom représente le christianisme, tandis que le berger bègue Tartamudo est le symbole expressif de Moïse ; Meco Moro, il est inutile de le dire, c'est l'islamisme, c'est l'Orient en présence des deux autres religions. Les troupeaux de ces puissans bergers paissent à l'aventure, et une grande ruine semble au poète devoir menacer juifs, chrétiens et maures au milieu d'un monde qui tombe en dissolution. Quelques écrivains espagnols ne trouvent pas à ce morceau d'autre mérite que son antiquité ; ils le regardent comme la première églogue

vraiment originale écrite en castillan; mais qu'elle ait été composée en 1472 par Cota, ou qu'on doive l'attribuer à Hernand del Pulgar, elle a un mérite bien plus grand à mes yeux que son mérite poétique, c'est de constater l'état politique et religieux de l'Espagne quand Isabelle guida à son tour le troupeau, et qu'elle prétendit imprimer un autre mouvement à cette foule errante et confondue. Je le répète, ces trente-deux *coplas* qui annoncent dans leur style bucolique malheur et confusion, sont bien plutôt une protestation énergique en politique qu'un chant indiquant chez l'auteur quelques élans de poésie. Siècle étrange, où ce qui eût fait parmi nous un article de journal paraissait sous la forme d'une pastorale, et se mêlait aux rêveries langoureuses de la bergerie ([1]).

Mais comme je l'ai dit, le génie d'Isabelle se tenait éveillé, le mauvais pasteur tomba, et la femme forte jeta un puissant regard sur les destinées chrétiennes de l'Espagne. En quelques années elle sut abattre l'islamisme, elle sut conquérir cette belle vega de Grenade où s'élevait ce magnifique Alhambra dont on eut un moment l'idée de faire un temple chrétien. C'est cette lutte chevaleresque, merveilleuse par le lieu de la scène et par les hommes qui y assistèrent, qu'eut à retracer plus tard Hernand del Pulgar, le hardi chroniqueur, et le sujet imprima à son style et à sa pensée un tel enthousiasme qu'il devint le premier historien de l'époque.

Il y eut tant de chevaleries dans cette guerre, qui ne fut souvent qu'un tournoi où l'on brisa les lances devant Isabelle, qu'on ne doit pas être surpris de voir apparaître un livre qui a enfanté le livre de Cervantes, et sans la connaissance duquel on ne peut pas bien comprendre *don Quixote*. Je veux parler de cet Amadis de Gaule, de Vasco de Lobeira, qui personnifie aussi son époque, et qui, écrit en portugais, ou plutôt en galicien, dans le quatorzième siècle, reparaît au monde sous une plume castillane, qui malheureusement l'altère en prétendant le corriger. Ce ne fut réellement

([1]) Hernand del Pulgar, auquel on l'attribue, l'a, dans tous les cas, commenté. C'est à tort qu'un excellent ouvrage anonyme (*Essai sur la littérature espagnole*) l'attribue aussi à Mena. Le père Sarmiento y trouve des *coplas* si obscures qu'il prétend que le commentateur seul a pu les composer.

qu'au quinzième siècle que l'œuvre de Vasco de Lobeira, type des romans de chevalerie espagnols, exerça toute son influence et qu'elle circula dans le reste de l'Europe. Mais c'était déjà un cri affaibli, quoique passionné, de cette chevalerie qui allait s'éteindre quand Cervantes aurait souri. Je m'arrête; l'Espagne, en politique et en littérature, a déjà de nouvelles destinées.

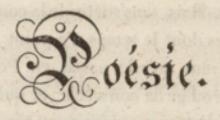
En 1504, un jour que Christophe Colomb se préparait à se rendre à la cour, retardant toujours son voyage de quelques semaines, lui qui avait fait des voyages où la pensée avait épuisé sa vie, on vint lui dire : « La reine est malade à en mourir; » on le lui avait répété la veille; il prit la plume et il écrivit à son fils : « Un grand nombre de courriers viennent chaque jour, et les nouvelles sont telles que mes cheveux se dressent sur ma tête rien que de les entendre si contraires à ce que mon cœur désire; qu'il plaise à la Sainte-Trinité de sauver la reine, car c'est sur elle que repose ce qui est déjà entrepris. »

Un autre jour on vint lui dire : « La reine est morte. » Ce jour-là Christophe Colomb s'écria : « Le monde est triste pour moi; qu'y faire maintenant? » et il voulut aussi mourir. Toute grande pensée s'était éteinte pour lui avec le souffle de cette femme (1).

(1) Une chose qui caractérise à mon gré cette période, c'est la promptitude avec laquelle les femmes prirent part au mouvement intellectuel qui se développait. En général elles ne se livrèrent point à la poésie; elles partagèrent comme à leur insu la pensée de la reine. On rencontre bien quelques noms dans les cancioneiros, et l'on se rappelle surtout avec plaisir celui de Florencia Pinar. Mais en général elles réservèrent leur enthousiasme pour cette étude de l'antiquité, qui sans doute portait avec elle en ce temps un intérêt de curiosité qui a quelque chose de poétique et de grave. On en vit alors plusieurs professer dans les universités; et doña Beatriz Galindo, surnommée la Latina, luttait d'habileté avec les plus savans docteurs de la Castille. Doña Lucia de Medraño se rendit célèbre par son érudition. On la vit expliquer publiquement les classiques latins à l'université de Salamanque, tandis qu'à la même époque, et peut-être en même temps, la fille du fameux Lebrixa remplaçait son père dans sa chaire de rhétorique, et cela au grand applaudissement de la multitude, qui n'y vit jamais qu'un hommage public rendu à la science. Il est vrai que quelques années après doña Isabella de Joya devait donner un spectacle plus curieux, et qu'on vit prêcher une femme dans l'église de Barcelone, au vif étonnement de la population, qui s'était rendue en foule à l'église pour l'écouter. Ce fut la même

qui, passant à Rome sous le pontificat de Paul III, expliqua devant les cardinaux plusieurs passages embrouillés du subtil Scott, et qui eut, dit-on, la gloire de convertir un grand nombre de juifs qui avaient jusqu'alors résisté à tous les efforts des doctes théologiens de l'époque. Mais, sans sortir de la cour d'Isabelle, nous y trouverions quelques noms de femmes dont le temps n'a point encore détruit la célébrité; nous y verrions sans doute, avant qu'elle passât en Portugal, cette fameuse Luiza Sigea que l'on cite comme le prodige de son siècle, et qui savait assez bien le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe et le syriaque pour écrire au pape dans ces cinq langues. Isabelle, la sœur du savant Vergara, savante elle-même; la comtesse de Monteagudo, doña Maria Pacheco, nièce du fameux marquis de Santillane; Maria de Mendoza, fille du premier marquis de Cenete, avaient acquis une profonde connaissance des langues anciennes, et elles sont encore célèbres par leur érudition; mais, à l'exception de la fameuse Sigea, qui plus tard donna un poème latin sur Cintra, où l'on trouve des descriptions gracieuses, ces femmes, qui ont tant contribué au mouvement de leur époque, ne semblent point en avoir compris la poésie. Il n'en était point de même d'Isabelle : au milieu de cet étrange mouvement d'érudition, elle conservait toutes ses grâces de femme, toute la poésie de son cœur. S'il y eût eu un grand poète à sa cour, elle l'eût compris.

FERDINAND DENIS.



LE CIMETIÈRE DES MARINS

A GRANVILLE [1].

C'était le soir; déjà le ciel devenait sombre;
La pluie au loin tombait en rideau lumineux
Qui sur la vaste mer projetait sa grande ombre,
Et du soleil couchant amortissait les feux.
Sous ce voile une pâle et tremblante lumière
Éclairait à demi la ville et son clocher;
Tandis qu'au pied des murs, dans son lit prisonnière,
La vague frémissait en baignant le rocher
Dont Dieu fit sa barrière.

[1] L'auteur de ces vers est le lauréat académique de la séance du 9 août dernier. Nous avons publié à cette époque LA MORT DE BAILLY, la pièce couronnée par l'Académie. (*N. du D.*)